

Un autre regard

In: L'Homme, 1993, tome 33 n°126-128. pp. 7-11.

Citer ce document / Cite this document :

Lévi-Strauss Claude. Un autre regard. In: L'Homme, 1993, tome 33 n°126-128. pp. 7-11.

doi : 10.3406/hom.1993.369624

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1993_num_33_126_369624

Un autre regard

par

CLAUDE LÉVI-STRAUSS

Depuis quinze ou vingt ans, une explosion entretenue par l'ardeur et le zèle des chercheurs secoue les études amazoniennes. Elle se manifeste, comme toute explosion, par une rupture avec un état antérieur et par une expansion rapide au-delà de son point d'origine. Sont ainsi successivement remises en cause bon nombre d'idées sur les sociétés amazoniennes qu'on tenait pour acquises, et d'autres relatives à la préhistoire, à l'histoire pré- et postcolombienne des Amériques. On pressent que ces secousses pourront atteindre l'anthropologie elle-même, et ébranler certains de ses principes qui paraissent le mieux établis.

Il est significatif qu'après une introduction générale, le premier article de ce recueil soit consacré aux Arawak sub-andins, nommés Anti par les Inca, habitants des régions où les hautes civilisations étaient en contact avec les cultures de la forêt. Car, pour le renouveau des études amazoniennes, celui des études andines a joué, me semble-t-il, le rôle de déclencheur. John Murra et Tom Zuidema ont révolutionné ces dernières en montrant que les anciens textes, relus à la lumière des connaissances anthropologiques récentes, complétés, enrichis par de vieux ouvrages oubliés ou ignorés, des archives provinciales qu'on ne s'était pas soucié d'ouvrir, apportaient sur l'organisation politique et sociale des sociétés andines des informations qu'on croyait perdues à jamais.

Fait remarquable : on s'apercevait que la structure sociale, les règles de mariage de ces grandes civilisations offraient certaines analogies avec les données recueillies dans diverses sociétés de l'aire amazonienne. Entre celles-ci et les civilisations des Andes apparaissait une continuité. Les spécialistes des basses terres se trouvaient ainsi doublement incités à entreprendre dans leur domaine des études du même genre. Là aussi abondent les documents mal analysés, les archives inexploitées. Entre une archéologie — d'ailleurs, à l'époque, presque inexistante —, et l'ethnographie, l'ethnohistoire des cultures amazoniennes ne semblait plus hors de portée.

Depuis les enquêtes sur le terrain commencées au XIX^e siècle, on s'était habitué à voir dans chaque petite société amazonienne un domaine d'étude séparé. Tout y encourageait : leur très faible effectif démographique, la diversité des langues, l'isolement où vivaient la plupart d'entre elles, les rapports d'inimitié entre peuples peu éloignés. On tenait aussi pour admis que, par le genre de vie, l'organisation sociale, les croyances, chacune de ces sociétés illustrait encore, à sa façon, des conditions prévalentes à l'époque de la découverte ou de l'arrivée des premiers colons.

Sans doute était-on parfois perplexe devant la disproportion entre la taille réduite de ces petits groupes et la complexité de leur idéologie, conçue, pouvait-on croire, à l'usage de sociétés plus importantes. On soupçonnait vaguement que tel avait pu être le cas. Déjà en 1935, chez les Bororo, j'étais frappé par des traditions indigènes sur les grands villages du temps passé, si densément peuplés que les maisons formaient plusieurs cercles concentriques. Quelques années plus tard, il m'apparaissait que les Nambikwara n'offraient pas l'image d'une structure sociale élémentaire, vestige de temps archaïques, mais que les vicissitudes de l'histoire les y avaient contraints. Je défendis vainement cette thèse contre Lowie et le P. Cooper à l'époque de l'élaboration du *Handbook of South American Indians*, où ils imposèrent qu'un volume séparé regroupât les sociétés prétendues « marginales »¹. Enfin, l'étude des mythes acheva de me convaincre de deux choses. D'une part, l'occurrence des versions les plus proches d'un même mythe à des distances souvent considérables impliquait, du nord au sud et du sud au nord, un remue-ménage de peuples et d'idées dont nous ignorons tout ou presque. D'autre part, les mythes recueillis en Amazonie par Stradelli, Couto de Magalhaes, Amorim et quelques autres relèvent d'un genre savant, œuvre probablement de confréries de sages, telle qu'il put en exister dans les cités que les premiers voyageurs observèrent tout le long du fleuve.

Il ne s'agissait pourtant là que d'intuitions sans suite. Pour que les études amazoniennes pussent enfin démarrer, il fallait bien davantage.

D'abord, je l'ai dit, l'exploitation méthodique des archives. Elles démontrent, comme en Amérique du Nord, que des mouvements considérables de populations et des transformations politiques furent provoquées, même à distance, par l'arrivée des Européens. La période allant du XVI^e au XIX^e siècle, sur laquelle les ethnographes de terrain faisaient volontiers l'impasse, retrouve ainsi son épaisseur.

Il fallait ensuite que l'archéologie se mît en branle. La photographie aérienne avait déjà révélé les vestiges, dans les *llanos* de l'Orénoque et de la Bolivie et en Guyane, d'immenses ouvrages couvrant des dizaines de milliers d'hectares, formés de longs talus construits de main d'homme et permettant de cultiver la terre à l'abri des inondations. Aux ressources alimentaires s'ajoutaient celles de la pêche dans les canaux creusés entre les talus. Ce dispositif pouvait répondre aux besoins alimentaires de la population très dense, requise pour exécuter de tels travaux.

Entrepris il y a dix ans à peine avec des techniques d'avant-garde, les travaux archéologiques d'Anna Roosevelt, dont elle donne un aperçu dans ce numéro, renversent les idées généralement admises sur l'origine des cultures de l'île de Marajo et des rives de l'Amazone. On croyait à de lointaines influences andines. Comme n'avait cessé de l'affirmer le regretté Donald Lathrap sur des bases encore fragiles, c'est le contraire : au moins dans un site, la poterie amazonienne précède de deux millénaires celle de la côte du Pérou qu'on tenait pour la plus ancienne en Amérique. À Marajo et le long de l'Amazone, les archéologues découvrent des terrassements, des restes de constructions, des traces manifestes d'échanges commerciaux à longue distance, qui attestent l'existence de chefferies regroupant des milliers sinon même des dizaines de milliers d'individus.

Il fallait enfin que des chercheurs de terrain, capables de réflexion théorique, prissent à bras le corps des systèmes de parenté et des pratiques matrimoniales toujours en vigueur, dont les anomalies décourageaient les efforts d'interprétation tant il semblait impossible de les ramener à des types connus. Des nomenclatures où se mêlent des termes de parenté proprement dits et d'autres qui désignent des liens cérémoniels ou politiques ; des préférences ou des prohibitions matrimoniales en désaccord avec la structure sociale ; des façons originales de concevoir les rapports entre filiation et affinité et de déplacer cette distinction dans un sens ou dans l'autre ; la prépondérance explicite ou implicite des relations politiques sur celles issues de la parenté et du mariage : autant de casse-tête qu'on est en bonne voie de résoudre. Ces travaux ne montrent pas seulement les sociétés amazoniennes sous un nouveau jour ; ils retentissent sur la théorie de la parenté et du mariage, ils lui ajoutent un chapitre.

Ainsi les sociétés amazoniennes se dérobent aux entreprises de la sociologie dite « primitive » qui leur empruntait tant d'exemples. Là où l'on croyait trouver d'ultimes témoins de genres de vie et de modes de pensée archaïques, nous reconnaissons aujourd'hui les survivants de sociétés complexes et puissantes, depuis des millénaires engagées dans un devenir historique, et que décomposa, dans le laps de deux ou trois siècles, ce tragique accident lui aussi historique que fut pour elles la découverte du Nouveau Monde.

Que devient, dans cette perspective, la distinction entre sociétés froides et sociétés chaudes que j'ai jadis proposée, et reprise en diverses occasions, à laquelle, dans ce numéro de *L'Homme*, il est fait parfois allusion ? Elle n'a, à mon avis, rien perdu de sa pertinence, à condition qu'on se garde d'y voir deux moments de l'évolution des sociétés humaines. Ces notions, d'ailleurs relatives, n'ont rien de réel mais renvoient aux manières subjectives dont les sociétés conçoivent leur rapport à l'histoire : soit qu'elles s'inclinent devant elle ou y adhèrent ; soit qu'elles préfèrent l'ignorer et qu'elles cherchent à neutraliser ses effets.

Des sociétés peuvent avoir cette dernière attitude par vocation. Elle resurgit chez d'autres, qui eurent à souffrir de l'histoire. Dans l'espoir certes vain de se mettre à l'abri, et ne sachant même plus combien elles ont changé, elles se cramponnent à leur condition présente et la proclament toujours telle que

les dieux ou les ancêtres l'instaurèrent ; elles déploient tous leurs efforts, dépensent des trésors d'ingéniosité pour la maintenir intacte contre les périls du dedans et du dehors.

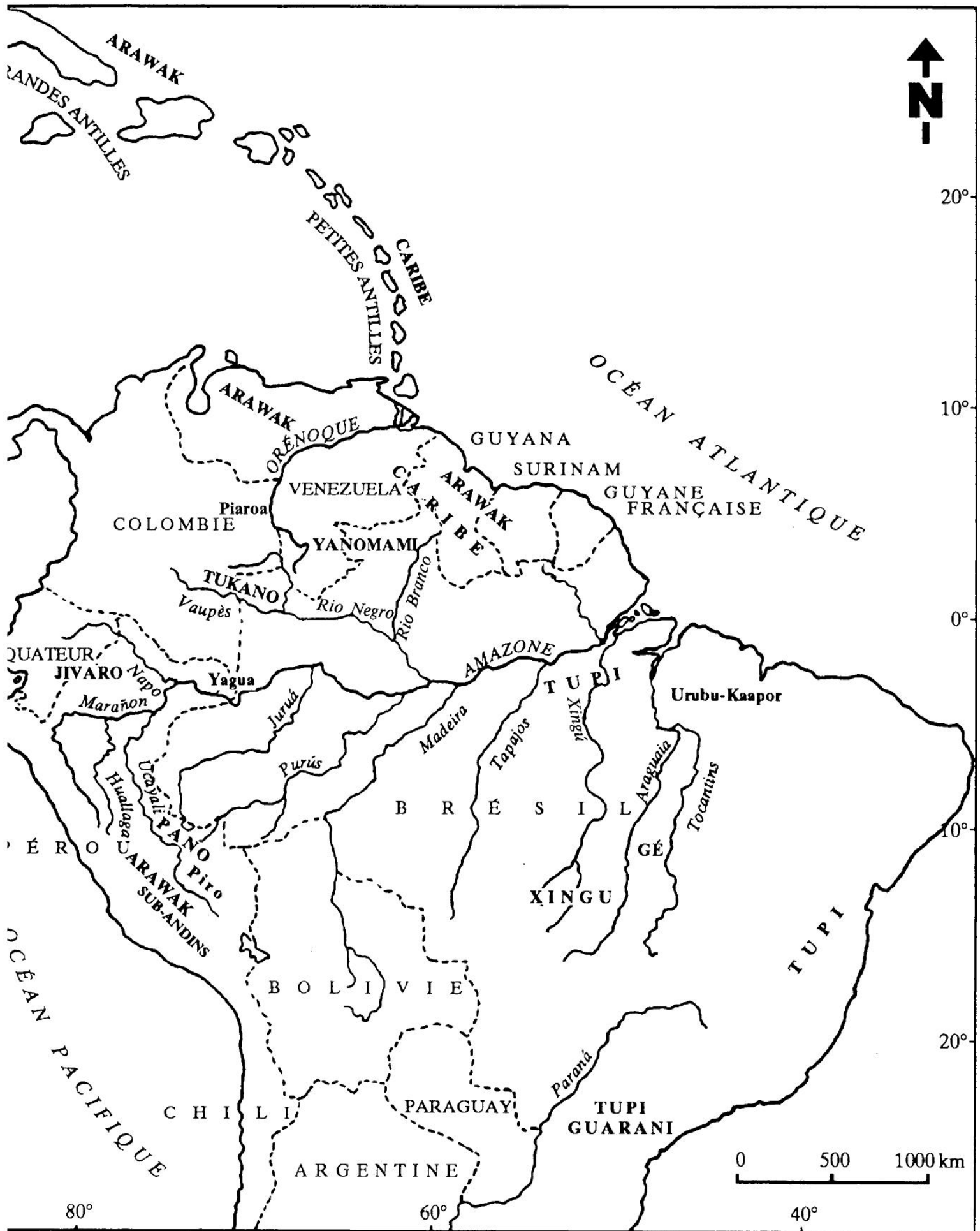
Il arrive aussi que des sociétés froides se réchauffent quand l'histoire les happe et les entraîne. C'est ce qui se passe actuellement dans les deux Amériques où les populations indiennes se rebellent contre le destin qui leur fut imposé par les colonisateurs, prennent conscience de leurs intérêts communs, se regroupent pour les défendre et, non sans succès parfois, revendiquent les terres et les libertés perdues.

Mouvement inverse de celui qui inspire à des sociétés, jadis ou naguère chaudes, l'envie de geler un devenir qui ne leur annonce rien de bon. Peut-être faut-il comprendre de cette façon les signes perceptibles d'un refroidissement qui paraît nous toucher en cette fin de siècle ? À nos sociétés responsables ou victimes de tragédies horribles, effrayées par les effets de l'explosion démographique, le chômage, les guerres et d'autres fléaux, un attachement renaissant au patrimoine, le contact qu'elles s'efforcent de reprendre avec leurs racines (on en voit d'innombrables exemples) donneraient l'illusion, comme à d'autres civilisations menacées, qu'elles peuvent — il va sans dire, de façon toute symbolique — contrarier le cours de l'histoire et suspendre le temps.

Collège de France, Paris
Laboratoire d'Anthropologie sociale

NOTE

1. « La Notion d'archaïsme en ethnologie », in *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, chap. vi.



Localisation actuelle ou historique des principaux groupes ou ensembles ethniques mentionnés dans le volume